

**COMBATS POUR L'HISTOIRE, MICHELET VS. QUINET :
FICTION ET FRICTIONS, L'HISTOIRE ENTRE HISTOIRE ET
HISTOIRE**

**FIGHTING FOR HISTORY, MICHELET VS. QUINET:
FICTION AND FRICTION IN THE AFFAIR BETWEEN
HISTORY AND NARRATIVE**

**LUCHAS POR LA HISTORIA, MICHELET VS QUINET:
FICCIÓN Y FRICCIONES, LA HISTORIA ENTRE HISTORIA E
HISTORIA**

Laure LÉVÊQUE¹

Résumé

« Si vos personnages ne parlent pas politique », avance Stendhal dans *Le Rouge et le Noir*, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention ». Si chacun sait que les miroirs feraient bien de réfléchir avant de renvoyer les images, ils ne réfléchissent pas indifféremment, sans incidence car, pour poser la question en termes stendhaliens : « de quel parti est un miroir ? ». Cette question, qui emporte avec elle celle du statut de l'énonciation, prend toute son acuité dans ce XIX^e siècle qui passe pour avoir « inventé l'histoire », notamment dès lors qu'il s'agit d'arrêter un récit national à même de fédérer, autour d'un consensus national, des positions politiques polarisées, eu égard notamment à l'interprétation de la Révolution. Ce sont ces combats, historiographiques autant qu'idéologiques, politiques en un mot, qui sont ici examinés, à travers la passe d'armes qui a opposé Michelet et Quinet à partir de leur lecture du processus révolutionnaire – 1789 vs. 1793, révolution bourgeoise vs. révolution populaire –, en ce qu'ils sont déterminants dans l'avènement progressif d'une identité nationale partagée.

Mots-clés : histoire, Michelet (Jules), Quinet (Edgar), récit national, Révolution

Abstract

“If your characters do not discuss politics then they are not French people of the 1830s and your book is no longer the mirror which you claim it to be,” asserts Stendhal in *The Red and the Black*. While everyone knows that mirrors would do well to reflect before presenting their images, it is also clear that they do

¹ laure-leveque@wanadoo.fr, Université de Toulon, France.

not reflect indifferently or without effect – given that, in Stendhalien terms, one might ask “whose side is the mirror on?” This question carries with it that of the status of enunciation and is of great pertinence in the context of the 19th century, which is often said to have “invented history”. This is particularly the case for the invention of a French national narrative which brought polarised political positions together in order to generate a national consensus, notably concerning the interpretation of the Revolution. This article addresses these struggles – historiographical as much as ideological or, in one word, political - through an examination of the conflict between Michelet and Quinet following their readings of the revolutionary process - 1789 vs. 1793, bourgeois revolution vs. popular revolution –, as their skirmishes were to be decisive in the progressive emergence of a shared sense of national identity.

Key words : history, Michelet (Jules), Quinet (Edgar), national narrative, Revolution

Resumen

“Si sus personajes no hablan de política”, opina Stendhal en *Le Rouge et le Noir*, “dejan de ser franceses de 1830, y su libro ya no es un espejo, como usted pretende”. Si todos sabemos que los espejos harían bien en reflexionar antes de reflejar imágenes, tampoco reflejan de manera indiferenciada, sin incidencia ya que podríamos preguntar, en términos estendhalianos: “¿a qué partido pertenece un espejo?”. La pregunta, que conlleva la del estatuto de la enunciación, alcanza su mayor agudeza en aquel siglo XIX que pasa por haber “inventado la historia”, en particular en cuanto se trató de fijar un relato nacional capaz de federar, en torno al consenso nacional, posiciones políticas polarizadas, principalmente en relación con la interpretación de la Revolución. Son esas luchas, historiográficas como ideológicas, es decir, en una palabra, políticas, que se examinan aquí mediante la polémica que opuso Michelet a Quinet a partir de su lectura del proceso revolucionario – 1789 vs 1793, revolución burguesa vs revolución popular –, en cuanto dichas luchas fueron determinantes en el advenimiento progresivo de una identidad nacional común.

Palabras claves: historia, Michelet (Jules), Quinet (Edgar), relato nacional, Revolución

« La démocratie française a perdu ses bagages. Il faut qu'elle se refasse tout son bagage d'idées ». (Edgar Quinet, *Critique de la Révolution*, 1868)

Le XIX^e siècle est communément regardé comme le siècle qui a vu l'« invention » de l'Histoire¹. Quelque ambiguë que puisse être la formule, elle dit bien l'émergence d'un nouveau rapport à l'HISTOIRE, à l'heure où les Thierry, Guizot, Thiers, Michelet ou Quinet arment la France d'une véritable théorie de l'Histoire. Une

¹ Ce que recouvre la typographie différenciée d'*histoire* sera explicité *infra*.

théorie intimement tissée à la Révolution et à son retentissement, sensible tant dans les rouages institutionnels de l'édifice social que dans les mœurs et les habitudes de pensée.

Du passé faisant table rase, la rupture avec l'Ancien Régime imposait une refondation comme l'imposaient aussi, dans la France révolutionnée, des impératifs de réconciliation nationale pour mettre fin à l'antagonisme qui dresse l'une contre l'autre celles qu'on appelle alors « les deux France », ce dont témoigne l'intense et inédite effervescence historiographique qui vise à doter la France d'une Histoire pour la première fois nationale, démarche qui accouche d'une nouvelle discipline en l'espèce des sciences historiques et qui passe par la rationalisation, au prisme d'un discours de consensus, du tissu événementiel vécu dans la passion et la confusion. De là bien des distorsions idéologiques quand ne peut s'imposer qu'une Histoire (au sens historiographique du terme) qui aille dans le sens de l'HISTOIRE, c'est dire une Histoire libérale. C'est cette Histoire qui est appelée à s'ériger en vulgate, jusqu'à devenir le fondement idéologique de ce qu'il faut bien appeler l'identité nationale, en même temps que s'affermir le consensus que construit patiemment le long XIX^e siècle et que réalise la Troisième République, consensus à la base des sommes qui, depuis Lavisson jusqu'à Malet-Isaac, ont formalisé l'identité constitutive de la nation et son contenu, éthique, civique, social. Ce grand œuvre, que diffusent de plus en plus largement enseignement et publications, définit des catégories – politiques, culturelles, sociales – qui contribuent à formater une mémoire officielle en patrimoine mémoriel qui sert de substrat et de fondement aux assises idéologiques de la nation au moins jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre Mondiale, pour ne pas dire jusqu'en 1968. Une certaine idée de la France, de ses racines, de son destin, de sa mission, commence, dès la Restauration, à se forger, servie par des publications qui se signalent tant par leur nombre que par leur importance et qu'Augustin Thierry, dans *Dix ans d'études historiques*¹, qualifie, en 1835, d'« ouvrages de longue haleine dont

¹ Cité dans Caron J.-C., Chauvaud Fr., Mayaud J.-L., Riot-Sarcey M., Ivorel J.-J., « La concordance des temps : histoire, objets et catégories en construction au XIX^e siècle », in Corbin A., Georget P., Guégan S., Michaud S., Milner M., Savy N. (éds.), *L'Invention du XIX^e siècle, Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Klincksieck/Presses de la Sorbonne nouvelle, Paris, 1999, p. 141-152.

chacun présentait sous un nouveau jour, et restaurait, en quelque sorte, une époque, soit ancienne, soit récente, du passé », qui devaient faire de l'histoire « le cachet du XIX^e siècle »¹.

Or, très vite, et chez ceux-là mêmes qui sont en charge de l'écrire, cette Histoire se consigne en double registre. Je m'en tiendrai ici au couple que forment Michelet et Quinet, que l'on présente souvent comme des frères spirituels intellectuellement jumeaux, dont l'un – Michelet – s'est imposé comme gardien du temple, toujours regardé comme « l'homme histoire »², quand l'autre – Quinet – a été renvoyé dans les ténèbres de l'Histoire officielle, lui dont le nom a été donné « à un navire qui s'échoua ; à un boulevard parisien qui débouche sur un cimetière » comme le note cruellement Jacques Vier qui l'exécute d'un « Personne ne le lit et son nom est partout. Pourtant, il avait du souffle, de vastes et confuses connaissances d'histoire et de littératures comparées »³.

Pour réducteur qu'il soit, le constat est bien indiciel des enjeux qui tiennent à l'écriture de l'HISTOIRE et à la fabrique de la mémoire, où les rapports entre histoire et littérature définissent le champ des affrontements idéologiques. Or, sur ce point, en apparence, il y a bien, pour entériner les mécanismes de covalence qui règlent les relations entre littérature et HISTOIRE, gémellité entre Quinet et Michelet, dont le *Journal des idées* porte, en date du 20 septembre 1825 : « une idée qu'il peut m'être utile [...] de développer, c'est l'alliance de la littérature et de l'histoire. C'est un germe qu'il faut cultiver »⁴. Une homologie qui repose sur le fait que l'une et l'autre fondent la nation et qui va donc orienter vers une modalité particulière de la littérature : celle, précisément, où s'exprime la voix – en même temps que la voie – nationale, l'épopée. De là la détermination qui anime Quinet en 1831, attaché à sauver de l'oubli des épopées françaises du XII^e s. qui dorment dans les

¹ Thierry A., *Dix ans d'études historiques*, in *Œuvres complètes*, VI, Furne et cie, Paris, 1851, p. 18.

² C'est le titre de l'excellente biographie de Michelet qu'a donnée Paule Petitier, *Jules Michelet, l'homme histoire*, Grasset, Paris, 2006.

³ Vier J., « La prose d'idées au XIX^e siècle », in *Histoire des littératures*, III, Gallimard, « Encyclopédie de la Pléiade », Paris, 1958, p. 1198.

⁴ La fécondité du matériau linguistique lui était au reste très tôt apparue puisque, dès 1819, le *Journal des idées* enregistre : « En lisant Sophocle, je conçus le projet d'un livre que je pourrai bien faire : Caractères des peuples trouvés dans leur vocabulaire. Ajourné ». Ajourné faute de documentation, mais l'idée suivra son chemin en l'espèce de la « philosophie historique des langues ».

bibliothèques, « précieux documents littéraires de l'ancienne France », au motif qu'elles combleraient un « vide [...] dans l'histoire nationale »¹, quand c'est dès 1828 que Michelet songe, après Herder², à une *Encyclopédie des chants populaires*, qui « révélerait aux historiens les vérités qu'ils essaient, d'ordinaire, de reconstituer à l'aide des archives »³. Parti retrouver Quinet à Heidelberg en août 1828, Michelet y a rencontré Joseph Görres, l'éditeur de tant de chants germaniques médiévaux et, de retour en France, il se lance dans la recension de chants et poésies populaires du Moyen Âge allemand, scandinave, français et italien, plaidant pour une épistémologie des savoirs renouvelée, destinée à totalement régénérer l'Histoire des nations européennes :

La Grèce moderne travaille dans ce moment à composer son poème populaire mais elle n'a encore que des chants épars, elle n'est pas arrivée à l'épopée. Nous avons aussi des poésies serbiennes, lithuaniennes, nous avons des ballades écossaises, irlandaises, espagnoles ; les Basques et les Bas-Bretons ont aussi laissé des chants populaires. Nous n'avons besoin que de rappeler nos trouvères et nos troubadours. On sait aujourd'hui ce que c'est que poésie populaire⁴.

Niebuhr et, plus encore, Wolf, « le premier qui ait appris au monde le caractère des chants nationaux et comment se forme une épopée »⁵, sont cités à l'appui de ce discours de la méthode où l'épopée est vue comme la manifestation d'un peuple qui fait corps, enfin parvenu à la plénitude de l'unité. Par où elle est l'expression du

¹ Le texte a d'abord paru sous le titre de *Rapport à M. le Ministre des travaux publics sur les épopées françaises du XII^e siècle restées jusqu'à ce jour en manuscrits dans les bibliothèques du Roi et de l'Arsenal*, F.-G. Levrault, Paris, 1831. Quinet y défendait « l'urgence de la publication » de ces épopées pour combler un « vide de l'histoire nationale » (p. 406). En 1857, il sera repris comme *Des épopées françaises inédites du douzième siècle*, aux côtés de *Mes vacances en Espagne* et de *L'Histoire de la poésie*, dans le tome 9 des *Œuvres complètes* qu'assure Pagnerre, p. 403-424.

² En 1778 et 1779, Herder a donné deux recueils de poésies populaires, les *Volkslieder*, concernant plusieurs nations.

³ Viallaneix P., *La Voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Delagrave, Paris, 1959, p. 130.

⁴ *Cours d'histoire romaine*, 1829-30 (15^e leçon), d'après les notes inédites de Monin, Bibliothèque de l'École Normale.

⁵ *Ibid.*

génie national si bien que le récit qu'elle prend en charge, aussi fabuleux soit-il, doit être regardé comme plus vrai que les faits les mieux attestés.

le beau récit de Guillaume Tell a fait pendant des siècles l'enthousiasme de la Suisse. Eh bien ! Des historiens ont trouvé que ce fait n'était point réel [...] Ce récit peut bien n'être pas réel mais il est vrai, c'est-à-dire parfaitement conforme au caractère généreux et aux habitudes belliqueuses du peuple qui l'a donné comme historique. L'histoire de Roland, neveu de Charlemagne, est fautive dans ses circonstances : Eginhard ne nous dit qu'un seul mot sur ce paladin ; il rapporte qu'à Roncevaux périt Roland, préfet de la côte maritime. On a bâti sur un fondement si léger une histoire poétique très vraie, c'est-à-dire très conforme au génie et à la situation de ceux qui l'ont inventée¹.

En promouvant ces sources, orales et populaires, avant que le Second Empire ne les légitime pleinement en ordonnant, en 1852, une enquête sur les chansons et les poésies populaires², comme des plaques tournantes dans la recherche d'un consensus national, Quinet et Michelet renouent avec Aristote pour qui « la poésie est quelque chose de plus philosophique et de plus élevé que l'histoire »³, redécouvrant que la vérité historique est loin d'être la seule vérité du passé. Dans l'entreprise de *résurrection* qui emblématise la conception que Michelet se fait du travail de l'historien⁴, les grands récits fondateurs assument un rôle privilégié qui se fait jour dès 1842 dans un *Journal* devenu obituaire où l'historien est tout entier du côté des Lumières, occupé à rendre aux ombres qui peuplent les Champs

¹ *Cours d'histoire romaine*, 1829-30 (16^e leçon), d'après les notes inédites de Monin, Bibliothèque de l'École Normale.

² Cf. Cheyronnaud J. (éd.), *Instructions pour un recueil général des poésies populaires de la France (1852-1857)*, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 1997.

³ Aristote, *Poétique*, IX, 3.

⁴ « L'Histoire, Thierry l'appelait *narration* et M. Guizot *analyse* : je l'ai nommée *résurrection* », Jules Michelet, *Le Peuple*, Lévy, Paris, 1877 [1846], p. XXXI. Cf. Hartog F., « Michelet, l'histoire et la vraie vie », *Le Genre humain*, 7-8, 1983, p. 245-252. Il y revient dans la préface de 1869 à *l'Histoire de France* : « J'ai défini l'histoire *Résurrection* », *Préface à l'Histoire de France*, in *Introduction à l'Histoire universelle. Tableau de la France. Préface à l'Histoire de France*, Armand Colin, Paris, 1962, p. 180.

Élysées une lisibilité qui leur échappe. Ces morts, immense peuple du passé :

Il leur faut un Œdipe, qui leur explique leur propre énigme dont ils n'ont pas eu le sens, qui leur apprenne ce que voulaient dire leurs paroles, leurs actes, qu'ils n'ont pas compris. Il leur faut un Prométhée [...]. Il faut plus, il faut entendre les mots qui ne furent dits jamais [...]; il faut faire parler les silences de l'histoire¹.

Cette parole autorisée qui comble les vacances de l'histoire, c'est la littérature qui la restitue, et en 1864 l'ouverture de *La Bible de l'humanité* y revient avec force : « L'humanité dépose incessamment son âme en une Bible commune. Chaque peuple a son verset. Ces versets sont forts clairs, mais de forme diverse, d'une écriture très libre – ici en grands poèmes, ici en récits historiques ». Ainsi deux régimes d'écriture se trouvent clairement identifiés, et leur fonctionnement homologique énoncé : Histoire et littérature forment deux faces de l'aventure humaine et de la marche des sociétés, quand « les nobles récits » enferment « la forte et sublime histoire du passé »².

Du passé. Mais qu'en est-il des modernes ? *Nos fils*, livre à valeur programmatique que Michelet entreprend en 1869, alors que les élections législatives du 24 mai amorcent pour lui une conjoncture favorable, ouvrant l'avenir, revient sur ce pacte de lecture, qui, d'hier à aujourd'hui, fait état de régimes d'historicité très différenciés : « Il est curieux de voir que depuis quarante ans » [*i.e.* 1829] « la science et la littérature ont suivi deux voies exactement contraires »³. Glosant l'hiatus, Michelet rattache ses livres⁴ au « courant » « de la Science »

¹ Michelet J., *Journal*, I, 1828-1848, Viallaneix P. (éd.), Paris, Gallimard, 1959, p. 378. Voir aussi les analyses de Quinet, dans la préface à son *Napoléon* : « le devoir du poète n'est pas de le [le personnage épique] faire parler comme il a réellement et humainement parlé ; non seulement il faut qu'il lui fasse dire les choses que sa bouche n'a pas dites et que son cœur a pensées ; mais il faut encore qu'il lui fasse révéler le secret de sa vie, qu'il a lui-même ignoré. En un mot, il faut qu'il fasse parler en lui la providence et l'intelligence universelle », *Prométhée, Napoléon, les Esclaves*, in *Œuvres complètes*, Pagnerre, Paris, 1857, p. 150.

² Michelet J., *La Bible de l'humanité*, Chamerot, Paris, 1864, p. 169-170.

³ Michelet J., *Nos fils*, Librairie internationale, Lacroix, Verboeckhoven et cie, Paris-Bruxelles, Leipzig, Livourne, 1870, p. 52.

⁴ Tous ses livres, puisque l'affiliation vaut non seulement pour son œuvre historique mais bien aussi pour *L'Amour* et *La Femme* : « Ainsi gravitaient tous mes livres vers celui d'aujourd'hui. Ceux d'histoire naturelle, qu'on croyait

qui marche appuyé sur la nature et sur une base morale – le cœur du citoyen –, prenant soin de marquer ses distances d’avec « la Littérature, qui fort tranquillement à l’envers allait son chemin »¹.

Histoire et littérature ne vont plus du même pas : la première, conquérante, positiviste, marche vers un avenir toujours plus lumineux qui relève d’une révélation², l’autre, repliée, tourmentée, regarde vers un âge d’or demeuré en arrière : prises dans le jeu micheletien de la résurrection, l’histoire, c’est Prométhée, la littérature, Pénélope.

« L’humanité s’est faite elle-même par sa propre action. C’est l’homme qui forge sa fortune. Il est son propre Prométhée » (1726). « Cela tout à coup efface le discours de Bossuet, c’est la création de l’Histoire »³. Chez Michelet, la vision de l’histoire et des ressorts qui la meuvent est essentiellement binaire : « deux principes en face, le principe chrétien, le principe de 89 », adossé à celui de liberté : « la *liberté de l’homme* [...] qui fut la base de toute société a été formulée, promulguée souverainement par la Révolution française »⁴. Le juste et l’injuste, la justice et la grâce, les lignes de force idéologiques sont bien identifiées. Or, la production littéraire contemporaine la plus emblématique, le roman, est explicitement située du côté de la Grâce. C’est du moins ce que, cinq ans plus tôt, Michelet a établi dans *La Bible de l’humanité* :

Une chose [...] apparaît toute nouvelle, d’infinie portée, — le Roman [...]. C’est la prise imprévue que saisit le roman [...]. L’amour est une loterie, la Grâce est une loterie. Voilà l’essence du roman. Il est le contraire de l’histoire, non seulement parce qu’il subordonne les grands intérêts collectifs à une destinée individuelle, mais parce qu’il n’aime pas les voies

diverger de mes voies morales, historiques, étaient exactement dans ma ligne et mon sillon », *ibid.*, p. XVI. Dans la préface de *Nos fils*, Michelet dit avoir tiré la « foi, ce *credo* social qui sera l’aliment et la vie de nos fils » de « notre grande histoire nationale » (p. XVII). Une foi contrebalancée par le doute chez Quinet. Et qui explique aussi la fameuse « rupture » entre les deux hommes.

¹ *Id. ibid.*, p. XV.

² « Ô la grande révolution ! En un moment, je vis un monde, la vraie fin du moyen âge, la fin du dieu scolastique, du Dieu Parole (ou Dieu-Verbe), le règne du Dieu Action. Oui, l’homme est un créateur, un ouvrier, un artiste, né pour aider la nature à se faire et se refaire, né surtout pour se faire lui-même [...]. Un monde nouveau commence. Tu as vaincu, Prométhée ! », *ibid.*, p. 231.

³ Dont Michelet crédite Vico, *ibid.*, p. 194.

⁴ *Ibid.*, p. 11.

de cette préparation difficile qui dans l'histoire produit les choses. Il se plaît davantage à nous montrer les coups de dés que parfois le hasard amène, à nous flatter de l'idée que souvent l'impossible devient possible¹.

Mensonge², mécanique aliénante, la conception que Michelet se fait du genre est bien près de ressembler à ce « roman pour femmes de chambre » que stigmatise Stendhal. Prompt à pourfendre « la maladie du roman »³ dont il décline la symptomatologie proprement bovaryste⁴, Michelet décrit ce que Balzac le premier, dans *Illusions perdues* (1837-43), avait reconnu comme relevant d'un usage frelaté de la littérature – qu'il appelle la littérature d'images –, qui ne recouvre en rien le grand romantisme critique dont lui-même relève et qui ressortit bien, lui, à la littérature d'idées. Or, on se souvient que c'est de 1829, l'année même du début de la carrière littéraire de Balzac, que Michelet datait le divorce entre littérature et histoire. Est-ce un hasard, quand Michelet exécute Balzac dans *Nos fils*, où il le taxe d'avoir commis un « pauvre livre », un « très-faible roman » sur « le plus beau sujet »⁵ ? Le livre, c'est *La Femme de trente ans*, le sujet, le mariage, soit le lieu géométrique même des attaques du romantisme contre les bastilles qui restent à prendre, au premier rang celle de l'égalité, qui n'est pas que celle des sexes ; une institution que le Michelet de *Nos fils* porte aux nues, en bon défenseur de la reproduction sociale. Même le Balzac d'après la conversion au carlisme de 1832, gêné par le potentiel critique qui sourd de *La Femme de trente ans*, n'eût pas osé écrire, dans les si nombreux énoncés auctoriaux qui traversent *La Comédie humaine*, pensée si doxale que celle que défend Michelet dans *Nos fils*.

Au total, Michelet ménage donc un étagement entre trois registres d'écriture :

- celui de l'Histoire, estampillé scientifique ;
- celui des mythes, récits fondateurs, épopées, valorisé comme ayant trait à l'âme des peuples ;

¹ Michelet J., *La Bible de l'humanité*, op. cit., p. 403.

² Du chiasme fameux de René Girard, Michelet semble n'avoir retenu que le mensonge romantique, non la vérité romanesque.

³ Michelet J., *Nos fils*, op. cit., p. 118. Le propos ressortit au thème de l'éducation, des femmes notamment.

⁴ *Ibid.*, p. 118-119. La publication de *Madame Bovary* date de 1857.

⁵ *Ibid.*, p. 101.

- celui du roman, donné comme spécieux : « Ce qu'ont peint nos romanciers, les caprices de la volonté, les écarts de la passion, tout cela heureusement est étranger aux masses »¹.

L'écrivain du peuple, avec ou sans italiques, ne peut admettre un roman² qui détourne de la voie royale³, celle de l'assomption du peuple⁴, qui réalise l'HISTOIRE. Si sa conception organique de l'Histoire englobe la linguistique, l'une et l'autre étant conçues comme des marqueurs d'identité nationale, il s'agit de la linguistique conçue comme cadre partagé d'expression, pas de la mise en œuvre individuelle, particularisante et vue comme fractionniste que constitue la littérature. Pour parler en termes saussuriens, la langue, comme l'atteste l'intérêt qu'il manifeste très tôt pour la philologie comparée, pas la parole. De là vient qu'il a totalement manqué ce qu'a représenté le romantisme. Balzac, on l'a vu⁵. Et Chateaubriand quand, de *René*, il ne retient que le paratexte, l'inceste⁶, totalement aveugle au texte, un texte dont la prodigieuse réception a pourtant suffisamment montré combien il était en phase avec son époque. Chateaubriand que Quinet saura mieux lire, reconnaissant qu'« Une étrange maladie nous tourmente aujourd'hui sans relâche. Ce n'est plus, comme dans *René*, la maladie des ruines, c'est le mal de l'avenir »⁷. Au reste, l'un peut-il aller sans l'autre ? Si Volney a écrit *Les Ruines* (1791), il complète aussitôt en sous-titre : *Méditations sur les révolutions des empires* et c'est bien la gestion du sens de la

¹ *Ibid.*, p. 54.

² « Aux Noël's le Roman succède, douceâtre délayage qui mondanisa la légende. Une littérature tout entière étend et remue le poison, le versant dans la plaie, ne donnant rien au cœur que la blessure aiguë du doute, au plus sensible point », *ibid.*, p. 473-474.

³ Je renvoie ici au magistral essai de Paul Viallaneix, *La Voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, *op. cit.*

⁴ Et moins encore quand il est déjà si difficile, comme aussi le Victor Hugo des *Misérables* l'a montré, de donner voix au peuple : « comment viendront les livres populaires. Qui en fera ? Difficulté énorme » (Michelet J., *Nos fils*, *op. cit.*, p. 363). « Je suis né peuple. J'avais le peuple dans le cœur. Les monuments de ses vieux âges ont été mon ravissement. J'ai pu en 46 poser le droit du peuple plus qu'on ne fût jamais [...]. Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pas pu le faire parler », *ibid.*, p. 364-365.

⁵ Michelet a lu *Les Paysans* en 1846. Cette même année, il tonne dans *Le Peuple* contre Sand et Balzac, dont les romans présentent à l'Europe une vitrine négative de la grande nation.

⁶ Voir *Nos fils*, *op. cit.*, p. 82.

⁷ Quinet E., *Ahasvérus*, in *Œuvres complètes*, Pagnerre, Paris, 1858, p. 3.

Révolution, dans toutes les acceptions du terme, qui dévoile les positionnements, à la fois politiques, éthiques, poétiques.

Les parcours parallèles puis divergents de Michelet et de Quinet en rendent compte sur tous ces terrains et la rupture de septembre-octobre 1868 découle directement de la publication, en 1865, de *La Révolution* de Quinet qui officialise la vision quinettiste, en totale cohérence avec le choix qu'il fait de l'exil, dès le lendemain du Deux-Décembre, confirmé par son refus de l'amnistie, en août 1859. Une vision qui heurte de plein fouet l'affirmation de la philosophie de l'HISTOIRE que Michelet est en passe de monumentaliser avec sa nouvelle préface de *L'Histoire de la Révolution* qui, en 1868, jette les bases de la lecture libérale, bourgeoise dont le consensus dix-neuviémiste assure le triomphe. Téléologie positiviste à laquelle Quinet n'adhère pas : « J'achève ce que j'ai commencé sur cette Révolution qui est si souvent un immense avortement [...]. Vous avez écrit, en pleine espérance, et à moitié triomphe. Moi, j'écris en pleine ruine ; il faut que ces autres points de vue se produisent ». Intellectuellement, la rupture est consommée, qu'enregistre Michelet : « En politique aussi nous sommes trouvés écartés par ces points où nos ennemis se sont armés de votre livre disant comme Renan : "la Révolution est une affaire avortée" »¹.

Par là, il sanctionne la formalisation nouvelle du débat historiographique, à la suite des réorientations, initiées par l'article sur « la philosophie de l'histoire en France » que Quinet fait paraître le 1^{er} mars 1855 dans *La Revue des Deux Mondes*. Dès lors, la polarisation des positions commande *de facto* un réexamen critique, opéré par Renan dès 1858, du sens de la Révolution et de sa portée transformatrice, en France comme au-delà des frontières.

Quinet y a la formule particulièrement assassine : « Effort de géants, résultat nul »², qui interroge : « En réalité, que reste-t-il [...]

¹ « Je me propose de rechercher pourquoi nos révolutions se sont accomplies [...] pourquoi de si vastes espoirs suivis de si extraordinaires avortements ». La séparation d'avec Michelet est patente : « D'autres ont eu à raconter les triomphes qu'ils croyaient définitifs, les enthousiasmes, les droits, les conquêtes politiques et morales, je n'ai eu en partage que les revers, les chutes, les défaites, les reniements. C'est cette face des choses surtout que je suis condamné à expliquer », Quinet E., *La Révolution*, 5^e édition revue et augmentée de *La critique de la révolution*, Librairie internationale, Paris, 1868, I, p. 40.

² *Ibid.*, I, p. 278.

de la Révolution ? [...] Un idéal, un drapeau, quelques mots de justice qui flottent sur l'abîme, et où sont attachés les yeux du genre humain. Jamais plus grand naufrage et plus rayonnants débris »¹, révoquant les lectures optimistes de ceux pour qui les ferments sont là, et qui répondent avec Michelet : « Oui, la Révolution a avorté pour elle-même et dans le présent, fécondant toutefois le monde, l'avenir »².

À l'horizon de l'HISTOIRE, une perfectibilité continue que couronnera une assomption. Il n'y a, chez ces hommes des Lumières, comme Michelet, qu'habite une vision messianique, pas place pour ce dangereux supplément dont Georg Lukács a montré qu'il fondait les pouvoirs de la littérature, du roman singulièrement, fort d'une portée démonique et démystifiante qui en fait un geste critique de l'idéologie dominante, une trace à contre courant, une réécriture de l'Histoire officielle³. La traduction poétique de cette position passe par une réconciliation bien peu baudelairienne de l'action et du rêve, dès lors que la vectorisation triomphale de l'histoire comme marche de l'Esprit abolit tout hiatus, annulant, au nom d'un nouveau providentialisme, la distinction entre les ordres du réel et du symbolique. Aussi Michelet peut-il présenter *Nos fils*, ce « livre des livres » qui vient couronner son édifice idéologique comme un ouvrage qui « vient à point [...] au jour grave de la transformation sociale. Plus tôt c'était un livre, aujourd'hui c'est un acte. Il intervient dans l'action »⁴. Or, Michelet y insiste, « Les livres qu'il nous faut [...] ce sont les livres d'action »⁵. C'est-à-dire ceux-là mêmes qui supposent l'adhésion à un état de société. S'il ne tarit pas de louanges sur *Robinson Crusoé*, alors même qu'il s'agit d'un roman, c'est que Michelet, qui touche du doigt les enjeux du réalisme, ne peut, point aveugle de l'idéologie qui le meut, en tirer toutes les conclusions : « [Foe] donne l'illusion complète d'une histoire qui serait réelle »⁶. Michelet mesure pleinement l'absence totale de solution de continuité entre le personnage, son parcours narratif, et les valeurs portées par

¹ *Ibid.*, II, p. 374.

² Michelet J., *Correspondance générale, XI, 1866-1870*, [8 mai 1866], Champion, Paris, 2000, p. 52.

³ Voir Lukács G., *La Théorie du roman*, Gallimard, « TEL », Paris, trad. franc. 1968 [1920].

⁴ Michelet J., *Nos fils, op. cit.*, p. XVIII.

⁵ *Ibid.*, p. 362.

⁶ *Ibid.*, p. 197.

l'éthique protestante, au fondement de l'esprit du capitalisme¹. Pour lui, le prix de l'ouvrage vient du total recouvrement entre axiologie et programme narratif. Il est donc des romans qui réfléchissent et qui font réfléchir : comme le dit Michelet, qui ne retient de la littérature que des *exempla*, « les Robinson de l'industrie, [...] ce sont nos saints »². Mais que le miroir ne reflète plus « l'azur des cieux » mais « la fange des borbiers de la route » comme dans *Le Rouge et le Noir* (1830) et Michelet, loin d'accuser, comme l'y invite Stendhal, « le grand chemin où est le borbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le borbier se former »³, désavoue le roman comme amoral ou vulgaire⁴. Ce faisant il entre en conformité avec toute une tradition, à la fois libérale et réactionnaire qui, depuis le milieu des années 1830 jusque tard dans le second XIX^e siècle, fustige un genre dont Balzac a fait l'outil privilégié d'appréhension et de compréhension du réel et des contradictions qu'il recèle. Peut-être parce que, loin que le romanesque balzacien s'arrime à une mystique du salut, il relève expressément de ce que Balzac a appelé « l'école du désenchantement »⁵. Et qu'importe à Michelet si le genre est le plus populaire qui soit. École du désenchantement parce que, loin des robinsonnades édifiantes, le roman, sous l'éparpillement d'histoires particulières non réductibles à l'histoire universelle, dit la sécession du moi, privilégie la ligne brisée au moment où s'impose une lecture linéariste de l'histoire ; mobilisé contre le discours, le récit prend en charge résistances et blocages. Par son régime spécifique d'écriture, le roman saisit et exprime une réalité qui bouscule les lectures reçues et invite à questionner la représentation par le biais de l'histoire (au sens diégétique du terme), refuge, réserve et potentiel pour l'à venir de ce que la rationalisation tranchée du discours historique recèle d'indicible et de forcé.

C'est là que la distinction établie par Pierre Barbéris, qui partage sous trois graphies les différentes acceptions que reçoit le

¹ Pour reprendre le titre de Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904-1905].

² Michelet J., *Nos fils*, *op. cit.*, p. 362.

³ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Castex P. G. (éd.), Classiques Garnier, Paris, 1989, p. 342.

⁴ Dans son axiologie générique propre, toujours, Michelet tranche contre le roman : « *L'Émile*, heureusement, ne suit pas *L'Héloïse* », Michelet J., *Nos fils*, *op. cit.*, p. 207.

⁵ Dans la 11^e de ses *Lettres sur Paris* parue dans *Le Voleur* du 9 janvier 1831.

terme « histoire » s'avère éminemment opératoire, entre *HISTOIRE*, qui renvoie au tissu événementiel, à la chronologie, à « la réalité (?) historique », *Histoire*, qui en suppose la mise en ordre, la rationalisation, et a donc partie liée avec l'idéologie, et *histoire* qui, dans la fiction, recouvre « le récit, la fable, le mythe, tout ce qui, parlant du réel, constitue une autre manière d'appréhender l'HISTOIRE », désignant « ce que met en œuvre l'écriture, dans la saisie à la fois fantasmatique et raisonnée [...] de réalités qui n'ont pas encore droit [...] à l'Histoire, mais qui appartiennent quand même, qu'on le veuille ou non, on le verra un jour, à l'HISTOIRE »¹.

Qu'on le veuille ou non, effectivement, quand Michelet, quoi qu'il en ait, ne peut pas ne pas enregistrer ce qui est pour lui une chute : « nous avons un roman », tentant une conjuration : « Pourquoi ? parce que nous n'avons pas une grande poésie »². Chez Michelet qui, dans la préface de 1869 à la réédition de *L'Histoire de France*, note, revenant sur sa publication : « Mon progrès fut énorme du second volume au troisième. J'avais été surtout écrivain et artiste. Je fus vraiment historien », il s'agit assurément d'une concession qui confirme l'aigre réponse faite à Taine : « Vous m'avez accablé d'éloges comme écrivain. [...] Seulement, [...] vous ignorez encore que ce nom de *poète* que vous me décernez est justement l'accusation sous laquelle on a cru jusqu'ici accabler l'historien [...]. J'ai eu beau donner à l'histoire une base sérieuse et positive [...], on n'en a pas moins écrit partout que j'étais un historien d'une heureuse imagination »³.

Une imputation que Quinet est loin, pour son compte, de récuser, qui revendique le terme pour ses « ouvrages d'imagination » : « Au milieu du triomphe incontesté de la poésie contemporaine, il m'a semblé qu'il reste des routes nouvelles encore à parcourir ». Hugo et Lamartine ne laissent plus de place au poète lyrique « mais les inventions épiques, les compositions de longue haleine qui embrassent l'humanité [...] manquent encore à la littérature française contemporaine »⁴.

Car l'HISTOIRE de l'humanité ne s'arrête pas à ce qu'a consacré le XIX^e siècle, qui en réaliserait la fin (à tous les sens du

¹ Barbéris P., *Prélude à l'utopie*, PUF, Paris, 1991, p. 10.

² Michelet J., *La Bible de l'humanité*, op. cit., p. 403.

³ Jules Michelet à Hippolyte Taine [sans date, vers 1855], in *Correspondance générale*, VIII, Honoré Champion, Paris, 1998, p. 56.

⁴ Quinet E., *Prométhée, Napoléon, les Esclaves*, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. V.

terme). Si Michelet, en fils des Lumières, situe dans l'Histoire le seul discours de vérité qui en rende compte, Quinet, que sa suspicion des Lumières rejette dans le camp romantique, ne peut qu'investir le champ de l'histoire, espace de marginalité, de résistance au triomphalisme des vérités révélées. Par ce choix, l'auteur d'*Ahasvérus* (1833), de *Napoléon* (1835), de *Prométhée* (1838), des *Esclaves* (1853), de *Merlin l'Enchanteur* (1860) dit suffisamment combien il révoque en doute le caractère résolutif du discours historique et, au reste, dans ses ouvrages d'imagination, Quinet ne cesse de recommencer la création, de fouiller l'impossible enfantement d'un monde nouveau, d'*Ahasvérus*, où le Père Éternel annonce : « La terre était mauvaise. J'en vais demain créer une autre »¹, à *Prométhée*, qui remet en branle les processus de conquêtes et de défaites de l'action des hommes par le biais du Titan : « Deux fois l'homme ébauché s'est brisé dans mes mains / Et le monde futur [...] toujours croule en poussière »². Si le texte de Quinet n'est pas exempt de l'optimisme que la figure de Prométhée emporte généralement avec elle, c'est sans qu'il y ait bouclage : « En ce moment, les anciennes questions dont on se croyait pour jamais débarrassé, résonnent de nouveau. Qui es-tu ? Que crois-tu ? Qu'attends-tu ? En vain on détourne l'oreille, elles ne cessent point de retentir qu'on n'y ait fait une réponse »³.

Pas de « Tu as vaincu, Prométhée ! » comme chez Michelet ; chez Quinet, l'HISTOIRE n'est pas finie et le positivisme est battu en brèche pour « une communauté de doutes et d'angoisses morales. Il n'y a plus ni Grecs, ni Barbares, ni gentils, ni chrétiens, ni anciens, ni modernes, mais une même société d'hommes réunis autour d'un même abîme, et qui se font les uns aux autres la même question, presque dans les mêmes termes »⁴ que Prométhée permet de poser parce que « Le personnage épique a franchi l'histoire »⁵, par le degré de symbolisation qu'il a acquis. Or, « peut-être [...] n'est-il aucun personnage qui se prête davantage » que ce prophète du génie humain « à l'expression des sentiments d'attente, de curiosité, d'espérances prématurées et mêlées de regrets, dans lesquels notre temps est enchaîné » : enchaîné ou déchaîné, telle est la question. Pour hier

¹ Quinet E., *Ahasvérus*, *op. cit.*, p. 2.

² Quinet E., *Prométhée*, *op. cit.*, p. 26.

³ *Ibid.*, p. XIII.

⁴ *Ibid.*, p. XIV.

⁵ Quinet E., *Napoléon*, *op. cit.*, p. 149.

comme pour demain, pour le mythe comme pour l'HISTOIRE, que l'articulation des différentes réalités envisagées permet de préciser : « L'épopée ne copie pas l'histoire ; elle ne la contredit point, elle la transforme. [...] Plus qu'aucune forme d'art, l'épopée concourt à la civilisation, parce qu'elle est elle-même la transformation continue du passé dans l'avenir »¹.

Là réside la clé de la compréhension de l'HISTOIRE, laquelle est donc étroitement corrélée à une réflexion très poussée sur la forme, que développe la préface de *Napoléon* : « il y a deux systèmes [...] sous lesquels la poésie peut comprendre le monde ». Si elle recherche « l'harmonie du créateur et de la création », c'est « la poésie épique »². Mais si elle est frappée par « la discorde », de l'homme et de la nature, de l'homme et de Dieu, de l'homme avec de lui-même, alors, elle est gouvernée par l'idée de la fatalité, et c'est « la poésie dramatique ». « Ainsi, deux aspects différents de l'univers et du Créateur, de la terre et du ciel, et deux ordres distincts de poésie qui sont réfléchis par l'histoire »³.

Quinet aura pratiqué l'une et l'autre selon une chronologie qui, de 1833 à 1853, d'*Ahasvérus* aux *Esclaves*, le mène de l'épique au dramatique, ce qui augure mal du rapport à l'Histoire, à la postérité aussi, quand de nouvelles servitudes condamnent à écrire un théâtre sans spectateurs et à crier dans le désert⁴. Alors, « Histoire, poésie, littérature, philosophie, tout cela devient impossible – non seulement en France, mais sur presque tout le continent ».

¹ *Ibid.*, p. 150. Toute forme esthétique relevant d'une historicité, l'épopée a évolué depuis les modèles antiques, ce que beaucoup ne voient pas, qui s'en tiennent au canon antique et « nient la présence des éléments épiques qui se remuent sous leurs yeux » (*ibid.*, p. 154). À commencer par le roman, qui réalise la forme renouvelée de l'épopée, intégrant la présence nouvelle de l'individu, que les Anciens ignoraient. Aussi « Le poème héroïque et le roman sont deux formes de l'épopée moderne » (*ibid.*, p. 154). L'une est collective, l'autre individuelle et Quinet, qui ne s'enferme pas dans la fidélité aux définitions, oppose, sur ces bases, *L'Illiade* à *L'Odyssée*, postérieure (*ibid.*, p. 155) et plus sensible à l'individuation.

² *Ibid.*, p. 147.

³ *Ibid.*, p. 148.

⁴ Et Quinet sait où sont les contre-pouvoirs : « C'est à vous, poètes, de parler dans ce silence suprême », qui achève sa préface sur cette interpellation au lecteur bienveillant : « Je frappe l'air de ma cymbale, mais je ne sais si une voix répondra » (*Les Esclaves, op. cit.*, p. 345 et 346).

Dès lors on comprend pourquoi c'est Michelet, héraut d'une Histoire conquérante, qui hante les manuels scolaires et Quinet qui campe à la porte des cimetières.

Bibliographie

- Barbériis P., *Prélude à l'utopie*, PUF, Paris, 1991.
- Corbin A., Georget P., Guégan S., Michaud S., Milner M., Savy N. (éds.), *L'Invention du XIX^e siècle, Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Klincksieck/Presses de la Sorbonne nouvelle, Paris, 1999.
- Lukács G., *La Théorie du roman*, Gallimard, « TEL », Paris, trad. franc. 1968 [1920].
- Michelet J., *La Bible de l'humanité*, Chamerot, Paris, 1864.
- Michelet J., *Nos fils*, Librairie internationale, Lacroix, Verboeckhoven et cie, Paris-Bruxelles, Leipzig, Livourne, 1870.
- Michelet, J., *Le Peuple*, Lévy, Paris, 1877.
- Michelet, J., *Préface à l'Histoire de France*, in *Introduction à l'Histoire universelle. Tableau de la France. Préface à l'Histoire de France*, Armand Colin, Paris, 1962.
- Petitier, P., *Jules Michelet, l'homme histoire*, Grasset, Paris, 2006.
- Quinet, E. *Prométhée, Napoléon, les Esclaves*, in *Œuvres complètes*, Pagnerre, Paris, 1857.
- Quinet E., *Ahasvérus*, in *Œuvres complètes*, Pagnerre, Paris, 1858.
- Viallaneix P., *La Voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Delagrave, Paris, 1959.